

Retours vers le passé

Louise Doyon, *Les Héritiers*. Roman, Quinze, Montréal, 1987, 255 p.

Yvon Paré, *Les Oiseaux de glace*. Roman, Québec/Amérique, Montréal, 1987, 269 p.

Aurélien Boivin

Number 67, October 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45307ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (1987). Review of [Retours vers le passé / Louise Doyon, *Les Héritiers*. Roman, Quinze, Montréal, 1987, 255 p. / Yvon Paré, *Les Oiseaux de glace*. Roman, Québec/Amérique, Montréal, 1987, 269 p.] *Québec français*, (67), 62–63.

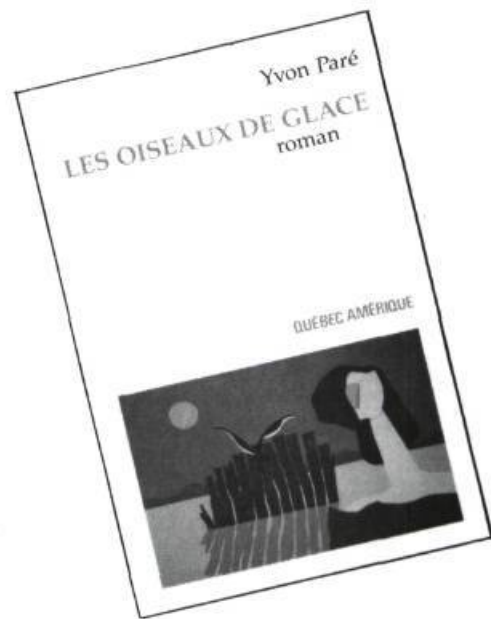
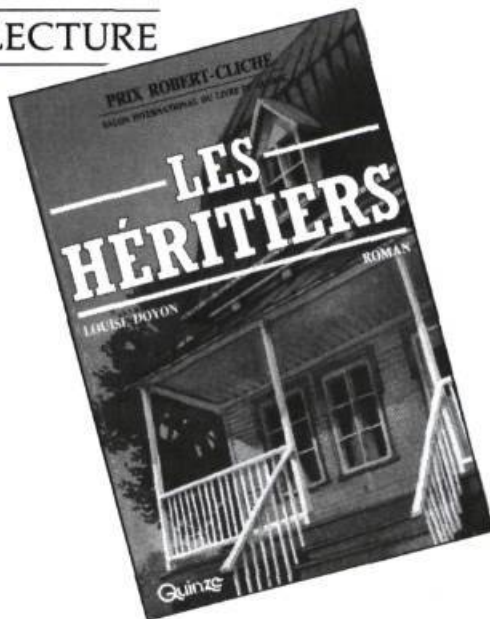
Retours vers le passé

aurélien boivin

Le premier roman de Louise Doyon, *les Héritiers*, prix Robert-Cliche du Salon international du livre de Québec (1987), et *les Oiseaux de glace*, quatrième roman d'Yvon Paré, viennent s'ajouter à la longue liste d'œuvres littéraires résolument tournées vers le passé collectif des Québécois. Si l'un privilégie l'exploitation forestière, l'autre rappelle l'odyssée de quelques colonisateurs sur les terres vierges mais difficilement accessibles du Lac-Saint-Jean, au début du siècle.

Les Héritiers¹ ou le culte de l'avarice

Le moins que l'on puisse dire du roman de Louise Doyon, c'est qu'il s'apparente à plusieurs best-sellers que les Québécois et Québécoises ne sont pas les seuls à s'arracher en traduction. L'intrigue des *Héritiers*, véritable saga, s'échelonne sur une cinquantaine d'années. Joseph, le personnage principal, — on ne connaîtra pas son nom, — est un jeune père de famille au début du roman, alors qu'il revient en Beauce après un séjour prolongé dans un chantier de Lac-Mégantic ; il a soixante-quinze ans à la fin quand il meurt d'un cancer après s'être entêté à ne pas consulter un médecin pour soigner des maux d'estomac. Entre ces deux moments, la romancière, avec beaucoup de talent et de technique, fait dérouler sous nos yeux les principales étapes de la vie d'un homme dont la principale préoccupation fut, toute sa vie durant, d'amasser



une rondelette somme d'argent, au détriment de ses deux femmes, soumises et résignées, et de ses dix-neuf enfants qu'il exploite d'une façon éhontée jusqu'à les empêcher de se réaliser. C'est là tout le drame du roman de Louise Doyon qui privilégie quelques instants de la vie d'un avaré que le narrateur omniscient ne parvient toutefois pas à nous faire détester. Car, s'il est avare non seulement de son argent mais aussi de son affection pour ses enfants qu'il tyrannise, ce père de famille autoritaire, sévère, exigeant pour lui et les siens, est aussi capable de s'attendrir, de s'amuser, de rire, en particulier des incartades de son fils Philippe, un véritable bouffon qui a dû, toutefois, subir le plus longtemps la tyrannie d'un père ambitieux, d'abord simple bûcheron dans la Beauce, puis propriétaire d'une terre à bois à Saint-Honoré, agriculteur à Beauport et, enfin, propriétaire d'une scierie et d'un magasin général qu'il parvient à arracher, non sans quelque plaisir, à un rival, Arthur Bérubé, incapable de lui rembourser un important emprunt.

Dans *les Héritiers*, Louise Doyon met en scène une foule de personnages qui reproduisent la forte structure familiale d'antan. Le père est le chef incontesté : il contrôle tout, dirige tout d'une main ferme. Les deux épouses, celle du premier lit comme celle du second, lui sont entièrement soumises et lui doivent obéissance, tout comme les enfants qu'il procréa par devoir, selon les enseignements de l'Église. Toute contestation est vite réprimée. Tous ces êtres sont aliénés, à l'exception de Gabriel, l'aîné qui tient tête à son père et refuse de se soumettre. Comme bon nombre de jeunes de sa génération, il quitte, à sa majorité, le foyer paternel aliénant et s'exile en Californie où il espère faire fortune. Quand il revient, l'année suivante, plus pauvre qu'il

l'était au départ, il préfère travailler comme comptable dans une carrière de Giffard plutôt que de se plier aux exigences de son père qui refuse de lui verser le moindre salaire pour remplir plus rapidement son coffre-fort qui trône dans le salon. Peu après, il quitte la campagne pour s'installer à Montréal où il épouse une citadine. C'est d'ailleurs chez lui que Philippe se réfugie après avoir coupé les ponts à son tour avec un père insupportable.

Le roman de Louise Doyon, qui exploite encore la thématique du départ comme la majorité des romans québécois écrits à l'époque où se déroule l'intrigue, — Joseph déménage à trois reprises avant de se fixer définitivement à Beauport, — se lit bien car l'auteure a le sens de l'intrigue et du dialogue. Son écriture est peu compliquée, le style, souvent correct, les images, parfois faibles. Il y a bien, ici et là, quelques exagérations dans les descriptions, telle celle-ci, après que le curé de Lac-Mégantic eut refusé de baptiser le nouveau rejeton de Joseph parce qu'il était habillé en bleu. « Un silence glacial se fit dans l'église, on aurait pu entendre le curé dénouer les cordons de son amict, au fond de la sacristie » (p. 45). Ou quelques phrases d'une platitude désarmante : « Le 25 décembre se présenta comme il le devait » (p. 43). L'auteure, par l'intermédiaire de son narrateur, est quelque peu bavarde quand elle se croit obligée de tout décrire, y compris les sentiments et les sensations de ses personnages. Une preuve, cette phrase : « Seul, le bébé semblait manifester, pour lui et les siens, sa rage contre l'obscurantisme d'une religion mal interprétée » (p. 46) que l'auteure dénonce, un peu gauchement, il est vrai. Elle expose aussi les difficultés de l'agriculture à la merci des intempéries et des catastrophes naturelles.

Les Oiseaux de glace²
ou le refus de la femme

Même condamnation, mais beaucoup plus énergique et plus poétique, de la colonisation et de l'agriculture sur des terres incultes dans *les Oiseaux de glace*, quatrième roman d'Yvon Paré qui se déroule lui aussi au début du siècle au nord de la Doré, au Lac-Saint-Jean, le village natal de l'auteur. L'action, cette fois, dure à peine plus d'un an, d'un printemps à l'autre comme *Maria Chapdelaine*, *Menaud, maître-draveur* et *Trente Arpents*.

Le roman a d'autres liens avec celui de Hémon. L'intrigue débute au printemps alors qu'Ovide Simard et Thérèse Tremblay viennent de s'épouser et se préparent à aller vivre plus au Nord, à Pémonka sur les bords de la rivière Ashuapmichuan, cette imposante rivière qui, on l'apprendra plus tard, obsède la jeune femme, incapable de vivre au contact d'un homme qui se révèle rapidement une véritable brute, voire une bête. Au début, Ovide, tel l'Eutrope Gagnon du roman de Hé-

mon, vit un rêve, celui auquel a cru Maria : une belle maison sur une ferme fertile qu'il défrichera à force de labeurs et qui saura les combler : « [...] faut dire qu'on s'en va vivre dans un coin où on va toujours être en voyage de noces. Une belle terre [...] On a rien qu'à se plier pour tout ramasser ! Y pousse du blé d'Inde dans les arbres ! [...] Les bleuets sont gros comme la tête du bedeau Fournier... Pis si vous aviez vu le grain ! J'ai dû le couper à la hache tellement y était gros l'automne dernier. Le paradis... » (p. 13).

Le rêve ne se réalisera pas, même si lui l'a juré et si elle y a cru. L'amour n'est pas au rendez-vous car Ovide, fruste, impatient, gauche, ne connaît ni les gestes, ni les mots. Il ne prend pas le temps de conquérir Thérèse, de l'amadouer. Il la prend de force et la viole littéralement dans sa folie, sa démesure, comme il viole les arbres qu'il déracine ou le cheval Soldat qu'il brutalise. Thérèse, dès lors, lui échappe, elle qui est meurtrie, battue, violente, agressée dans son corps de femme. Terrée dans son univers, humiliée, apeurée, elle choisit le silence et sombre dans la folie, comme l'héroïne de *la Maison du remous* de Nicole Houde avec qui Yvon Paré a beaucoup d'affinité. Ovide se retrouve seul, étranger dans sa propre maison, incapable de mater l'original qu'il a poursuivi sans jamais l'apercevoir. Perdue pour toujours cette Thé-

rèse qu'il a brutalisée et qui est devenue une ombre. Seule avec son chat complice et le cheval qu'elle protège et entoure de soins, elle s'identifie peu à peu à la rivière, lieu purificateur qui semble lui redonner toutes ses forces, pour s'opposer à Ovide et à son frère Floribert, son double, l'obsédé. Tout effacer, tout déchirer, tout recommencer. Avalée par l'eau, avec son enfant. Disparu à jamais Ovide, l'étranger.

Avec *les Oiseaux de glace*, Yvon Paré manifeste plus de talent encore que dans les œuvres antérieures même si *la Mort d'Alexandre* demeure une belle réussite en dépit du silence scandaleux de la critique. Les phrases découpées, saccadées, brisées correspondent bien à l'état d'âme des deux êtres qui se blessent et ne peuvent se rencontrer, communier. D'aucuns ont été choqués par la langue pour le moins verte du colon Ovide, — qui ne peut pas parler comme un curé, — ou par son obsession du sexe. Ceux-là n'ont rien compris au roman, riche de sens et de signification. D'une grande beauté et d'une grande réussite formelle.

1. Louise DOYON, *les Héritiers*. Roman, Quinze, Montréal, 1987, 255 p.
2. Yvon PARÉ, *les Oiseaux de glace*. Roman, Québec/Amérique, Montréal, 1987, 269 p.

Nouveautés
Nouveautés chez

VEZINA
EDITEUR

■ Pour le secondaire et le collégial



AIDE-MÉMOIRE GRAMMATICAL

192 pages **16,00\$**

■ Pour le 1^{er} cycle du primaire

Calligraphie **cahier 1, écriture script**

72 pages **3,40\$**

Calligraphie **cahier 2, écriture de transition**

64 pages **3,15\$**

Calligraphie **cahier 3, écriture cursive**

48 pages **2,95\$**

À paraître en 1987-1988

pour le secondaire **Guide d'écriture**

Guide d'écriture: cahiers d'exercices

Détrompez-vous! trois cahiers d'exercices accompagnant l'Aide-mémoire grammatical

Venez visiter notre stand et participez à nos ateliers au congrès de l'AQPF.

C.P. 2400 Succ. C
Montréal (Québec)
H2L 4K6

Télex: (514) 522-0990